

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item 337. Paris, Dimanche 5 avril 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

337. Paris, Dimanche 5 avril 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

9 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Relation François-Dorothee \(Dispute\)](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document est associé à :

[336. Paris, Vendredi 3 avril 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#) 

Ce document est une réponse à :

[333. Londres, Mardi 31 mars 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#) 

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

[339. Paris, Mardi 7 avril 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)  *est associé à ce document*

[337. Londres, Mardi 7 avril 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)  *est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-04-05

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit [après avoir fermé ma lettre hier, je me suis jetée à genoux, demandant à Dieu pitié, miséricorde. J'avais le cœur brisé de mes malheurs passés, le cœur oppressé des malheurs à venir.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n°
373/67-68

Information générales

Langue Français

Cote 899-900-901, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription 337 Paris Dimanche 5 avril 1840,
10 heures

Après avoir fermé ma lettre hier, je me suis jetée à genoux demandant à Dieu pitié, miséricorde. J'avais le cœur brisé de mes malheurs passés, le cœur oppressé des malheurs à venir, tout derrière moi, devant moi était peine, misère. Vous ne savez pas comme le chagrin s'empare de moi, comme il m'envahit. Comme j'ai peur de moi alors, le jour où je n'en aurai plus que ce sera fini. Je vous ai écrit hier beaucoup, vous ne vous serez pas fâché n'est-ce pas ? Vous me pardonnez la vivacité de mes expressions vous savez comme je suis. Vous me disiez un jour : "Si l'on pouvait toujours lire au fond du cœur, si la parole était toujours toujours la vérité." Ma parole à moi, quand c'est à vous que je parle est bien ce qu'il y a dans mon cœur ! Laissez moi ce privilège. Je n'ai fait que penser au sujet de votre dernière lettre. Je vous ai peut être dit directement ce que j'en ressentais, la forme eut été autre aujourd'hui que dans le premier moment, mais le fond n'eut pas varié ; je penserai toujours sur ce sujet comme hier. Si j'étais auprès de vous je suis sûre que je vous ferais convenir que j'ai raison mais je suis loin, si loin ! Vous me dites ce que vous avez fait, pourquoi ne pas me dire ce que vous ferez, ce qu'on vous propose ? Là où il y a doute, je le resoudrai. restez donc bien fier bien haut, comme il vous convient de l'être, à vous ; comme il convient de l'être dans le poste que vous occupez. Il y a quelques fois en vous une distraction d'esprit qui vous fait ne pas juger de suite les choses ce qu'elles sont ; je dirais d'un autre français que c'est de la légèreté, chez vous il n'y a pas moyen d'appliquer ce mot, il faut en trouver un autre.

Envoyez-moi, je vous prie votre programme d'engagements pris ou à prendre. Vous aurez trois invitations par jour si vous donnez dans du Maberly ! Il est impossible qu'un étranger sache classer la société de Londres, et depuis que M. de Bourqueney vous a passé les Maberly son expérience m'est très suspecte. Excepté les toutes nouvelles gens / les radicaux/ Il n'y a personne dont je ne connaisse la position sociale à Londres. Vous pouvez être pris à des noms, à des relations, cela ne veut rien dire.

Ainsi, Sir John Shelley, ami de George 4 oui sûrement et je l'ai vu là, toujours, ainsi que sa femme. Mais jamais je n'ai imaginé de prier chez moi ni le mari, ni la femme. A propos de celle ci, elle racontait qu'à Vienne où elle a été pendant le

congrès, M. de Metternich, très amoureux d'elle avait été un jour très pressant et qu'elle lui avait dit : "une femme qui a refusé au duc de Wellington n'accordera pas au Prince de Metternich." Wellington à qui cela fut redit s'écria : "D... m'emporte si je lui ai jamais rien demandé."

Je cois que personne ne connaît mieux que moi la société à Londres, les petits embarras d'invitation dans une ville où tous les invités ont de quoi inviter à leur tour. C'est là justement ce qui fait qu'il faut regarder de si près à ce qu'on accepte. Ainsi les Shelley, tenant par quelques petits bouts à un peu de l'élégance des Jokeys, vous demanderont de dîner chez eux, et n'auront rien de plus pressé que d'inviter les Maberly parce que vous avez eu l'air de rire et de vous plaire dans cette société. En même temps vous verrez chez eux quelque chose de mieux que chez ceux-ci, ce mieux jugera tout de suite que vous appartenez à ce set et vous voilà classé dans leur opinion avec des gens auxquels vous n'auriez pas même du rendre de carte de visite. Je vous dis l'exacte vérité. Ensuite laissez-moi- vous dire encore, ne laissez pas envahir votre temps par des visiteurs tels que Sidney Smith le prêtre bouffon. C'est bon à rencontrer à dîner, et encore il ne m'a jamais plu je vous l'avoue et c'est plutôt un homme méprisé que le contraire, parce que le genre de son esprit va mal avec son état mais vraiment on n'imagine pas de le recevoir le matin. Un ambassadeur qui ne passe pas pour un désœuvré ne reçoit chez lui que des gens qui lui parlent affaires. Vous n'avez rien à apprendre avec M. Smith. Croker c'est autre chose de temps en temps, il a, ou du moins, il a eu une grande expérience des affaires de son pays. Il est bon à entendre quelquefois. Je vous trouve trop poli pour commencer. Il est impossible que vous souteniez cela, il aurait mieux valu vous faire plus rare. Nous avons beaucoup causé Angleterre pendant un mois. Et tous les jours je m'aperçois davantage, que je ne vous ai rien dit. Je reviens à moi.

J'ai été au bois de Boulogne un moment. Il faisait détestable. J'ai été chez la petite Princesse, M. de Ste Aulaire y est venu. Galant, épris de la petite Princesse, lui parlant de la couleur de sa robe, lui débitant des vers sur la couleur de ses yeux. Imaginez que je suis partie d'un éclat de rire. C'était parfaitement grossier, mais je n'avais rien entendu de pareil depuis le marquis de Mascarille. Je suis partie le laissant un peu étonné de mon rire. J'ai diné chez Appony avec le duc de Noailles. Appony est bien monté aussi contre Lord Palmerston et sa russomanie. Il me semble que cela devient un morceau d'ensemble. Comment cela finira-t-il ? Le Duc de Noailles persiste à vouloir presser Thiers à la Chambre des Pairs à dire quelque chose de trancher sur l'Egypte. Berryer est reçu chez moi le soir. Il dit que l'esprit de la chambre est bien vif sur ce point, que Thiers ni personne ne pourrait faire autrement que suivre la pente égyptienne. Il y a des prétentions de places qui commencent à incommoder le ministère. Les rédacteurs sont exigeants. M. Verou veut la direction générale des beaux arts ; Walesky une Ambassade ; la gauche entrer dans le ministère. Il faudra bien que tout cela se fasse après la session. Vous aurez cette lettre par la poste d'aujourd'hui. Il me semble que celle d'hier ne doit pas rester deux jours sans successeur. Je voudrais vous parler à tout instant. Croyez-vous que je vous aime ? Ah mon dieu ! Adieu. Adieu. Berryer soutient que Thiers ferait bien de prendre Barrot dans le ministère parce que là il s'annulerait tout-à-fait.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 337. Paris, Dimanche 5 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot, 1840-04-05

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 25/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/218>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur337

Date précise de la lettreDimanche 05 avril 1840

Heure10 heures

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationLondres (Angleterre)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024

337. / Paris dimanche 5 avril 1840⁸⁹⁹
10 heures.

Après avoir écrit une lettre hâtive, je
me suis jeté à genoux demandant
à Dieu pitié, miséricorde. J'ai
les yeux baignés de larmes
profondes, les yeux oppressés de larmes
à venir. Tout derrière moi, devant
moi était présent, vivante.

Je me parais comme le chagrin
l'empêche de venir, comme il se
sent, comme j'ai peur de venir.
Je sais où je n'en aurai plus peur,
à jamais.

Je vous ai écrit bien beaucoup,
mais un mot très parfait n'est
pas? Un mot personnel la
vivacité de mes expressions, mais
sans comme je suis. Mais un
dieu unique. Si l'impossible
toujours les au fond du cœur, si
la parole était toujours toujours

la vérité! " une parole à moi
 quand i'ahai' om' que j' parle
 est b'n' espi' il y a d'au' mon
 Coeur. Laip' moi ce p'ivilige.
 j' ai fait gu' p'ous au' u'it
 d'v'ote d'v'ote's lettre. j' om' ai
 p'uchito' dit d'v'ement u' p'ij' m'
 r'ep'entais, la forme u'chito' autr'
 au' j'om'd'he' q'ue d'au' le p'ec'us,
 mon'ent, mais u' p'od u' u'it par
 r'ar'ie; j' p'ensais tou'j'ous s'en
 u'it' comme h'ie. Si j' étai's
 au' p'is d' om' j' s'eu' u'it p'ij'
 om' p'rais com' u'it p'ij' ai' r'ain.
 mais j' u'it l'oi's, u' l'oi's! om'
 u' d'it' u' p'us om' au' p'ait, p'ou'p'
 u' par u' d'it' u' p'us om' f'ery?
 j' ai om' p'ou'p'? l' ai u' il y a
 d'v'ote, j' le r'ec'onn'ais. r'ec'oy' d'v'
 b'n' j'is' b'n' haut, com' u'it om'

em'v'ic
 il com'
 p'us om'
 j'oi' u'
 j'oi' om'
 l' ai u'
 d' u' ai
 l'ij'it'
 u'oy'p'
 u' l'om'
 l'om'p'
 p'og'ra'
 à p'ru'
 p'as j'oi'
 M'ach'ol'
 j' ai u'
 u'it' u'
 d' d'v'oy'
 M'ach'ol'
 u' p'ait'
 u'om'it'

convient d'être, à vous. Comme
il convient d'être dans le poste
que vous occupez. Il y a quelque
fois un peu de distraction. J'espère
que vous faites un peu de lecture
les choses essentielles sont; si vous
d'un autre travail pour lequel
l'écriture, chez vous il n'y a pas
un moyen d'acquiescer ce mot, il faut
entendre un autre.

Enfin, si vous avez votre
programme d'enseignement ^{pour} à
apprendre. Vous avez trois invitations
par jour si vous donnez dans des
Makersley!! Il est impossible
qu'un étranger sache toutes les
sociétés de Londres, et depuis que M.
Dr. Thompson vous a parlé les
Makersley son appréciation en est très
respectueuse. Excepté les toutes
nouvelles pour les radiations/

357. /
 il n'y a personne d'autre que moi
 la position sociale à Londres. Vous
 pouvez être sûr à des heures à des
 relations, cela ne peut être dit.
 ainsi Sir John Shelley accusé de
 4. ou l'accusant, et je l'ai vu la
 toujours, ainsi par la suite. mais
 jamais si n'ai eu l'air de
 chez moi en le mari en la suite.
 approuvé de celle-ci. elle racontait
 qu'à Venise on l'a dit pendant
 le congrès, M. de Metternich lui
 annonçant d'elle avait été un
 jour très souffrant. et qu'elle lui
 avait dit: "un jour j'ai
 risqué au Duc de Wellington si n'est
 sera par au Duc Metternich."
 Wellington à qui cela fut redit
 s'écria: "d... n'importe si j'en
 ai jamais rien demandé."

après
 un
 à
 les
 plus
 à
 moi
 l'un
 s'occup
 dit, l
 le j'ai
 un
 si
 son
 ce
 vivait
 l'un
 d'un
 toujours
 la par

9008

Un bon personnage ne connaît
uniquement pour moi la société à Londres,
les petits cercles, l'invitation
dans une villa où tout le monde
seul de plus invite à dîner.
c'est la jumentement ce qui fait qu'il
faut regarder d'ici pour à ce qu'on
accepte. ainsi les Shelley tenant
par quelques petits bouts à une femme
et Eliza de Polkys von Deum,
deux de deux ans, elle a écrit
rien de plus précis que d'inviter les
Maboz par exemple von aujour
l'ai de voir chez von plaisir d'inviter
soient. en même temps von même
chez une jeune femme d'université
chez elle. ce même jour
tout de suite pour son appartement
à un set et von vint classé
dans leur opinion avec de plus
avec pour von à cause pour même

de rendre des cartes de visite. si vous
dis l'opacité de la vérité.

Pursuivait laissey avec vous dis l'œuvre
de laissey par quelques vôtres têtes
par des visiteurs tels que Sidney
Smith le prêtre breffon. c'est bon
à l'ouverture à dire, et l'œuvre
il n'est jamais plus si vous l'œuvre
et il n'est plus un bonnement d'œuvre
que le contraire, parce que le premier
de son esprit va mal avec son état.
mais d'ailleurs on ne imagine pas
de le rendre le même. on les
ambassadeurs qui ne passent pas
pour un des œuvres un certain état
lui qui du premier qui lui parlent
affaires. on ne peut rien si
apprends avec M. Smith. (rote)
c'est autre chose de leur culture; il
a, on de l'œuvre il a ce, un grand

appren
il est

à l'œuvre
conven
que m
uniquement

pour
accepte
et tout
d'œuvre
dit.

si vous
on de
il faut
l'œuvre
y est
plus
conten
de son
image
c'est
propre

je vous
dis aussi
votre tante
Sidney
c'est bon
become
vous l'avez
occupé
le jeune
soudat
ajouté par
sur elle
après par
écrit chez
parlent
in ci
(robes
teux; et
un grand

apparence de affaire de son pain
il est bon à entendre quelquefois
Un bon tonner trop poli pour
convenance. il est impossible
que vous contiez cela, il aurait
uniquement été fait plus tard
vous avez beaucoup caressé
accablé pendant ces années
et tous les jours j'ai affection
davantage jusqu'à ce que vous a rien
dit.

je reviens à vous. j'ai été au
bon de Montague un second
il faisait d'inter table. j'ai été chez
lesquels j'étais, M. de St. Aubert
y est venu. j'ai tant, j'étais de la
partie j'étais, lui parlant de la
couleur de sa robe, lui disant
des vers sur la couleur de son yeux.
imaginer que si vous parlez d'un
célèbre de vous. c'était parfaitement
propre, mais j'ai aussi rien

entendre de parier de peu le marquis
de Mascoville. Si j'en parlais le laiffant
un peu d'ouïr de mon vœu. j'ai dit
deux approux accablés de Masoville
approux est bien accablé aussi contre l'
paternité de la rattachement. il en
semble que cela devient une certitude
d'ensemble. L'ensemble de la fin. t. 17
le duc de Masoville j'en suis à l'ordre
presque d'être à la fin de la par
de ses juges d'hon de l'ensemble de l'Egypte.
Beaucoup est connu de ses le soir. et
dit que l'ensemble de la fin est bien
vif sur ce point. que d'être en personne
impossibilité de l'ensemble de l'ensemble
la fin de l'ensemble. Il y a des
prétentions de l'ensemble de l'ensemble
à l'ensemble de l'ensemble. les rédactions
sont usées. M. Veron veut la fin
général de l'ensemble de l'ensemble.
ambassade. la fin de l'ensemble de l'ensemble
le ministre. il faudra bien que
tout cela se fasse après la fin.

de son
uniquement
la fin de l'ensemble
dans un
out de l'ensemble
c'est la
fait de l'ensemble
accablé
par l'ensemble
de l'ensemble
de l'ensemble de l'ensemble
rien de l'ensemble
Mabert
l'aci de l'ensemble
voici de l'ensemble
de l'ensemble
de l'ensemble
tout de l'ensemble
à l'ensemble
dans l'ensemble
avec l'ensemble

901 ³

Vous aurez cette lettre par la poste d'aujourd'hui.
et une autre par celle d'hier en
doit par venir dans deux jours sans doute.
Je voudrais vous parler à tout instant.
voyez vous si vous aimez? ah
mon Dieu! adieu, adieu.

Bourges vient de partir. Il en ferait bien
de passer à Paris et dans le Ministère,
pour que l'on s'y occupât tout à
fait.